

CHAPITRE I

ANDALOUSIE

L'après-guerre 1914-18 est si dure. Le village, à cette époque, est riche en eau, mais c'est l'unique richesse. La misère et les maladies règnent en maître. Le moulin va bon train, il est bien alimenté, la rivière regorge d'eau. Mon arrière-grand-père travaille beaucoup. Il est content, la farine est de bonne qualité, et ce, grâce au bon blé que cultive son gendre, mon grand-père (le père de ma mère). Agriculteur de père en fils, il cultive aussi des pommes de terre, des navets, du fourrage et divers légumes. Ils ont des cochons, des chèvres, de la volaille. Son épouse Juana s'occupe de la ferme, de ses enfants, du repas... Elle fait du pain avec la bonne farine du moulin. Sa spécialité, ce sont les gâteaux de Noël, les *mantecados*, qu'elle emballe dans du papier de soie et qu'elle conserve dans un bahut, dans lequel se trouvent d'autres bonnes choses : les *roscos*, les *tortas*...

Elle travaille énormément, elle coud les vêtements de ses neuf enfants, la lessive est conséquente. Elle gave les dindes, nourrit

les cochons tôt le matin, puis rejoint les autres femmes du village au lavoir, où le papotage est un rituel. On discute des uns et des autres, du voisin, de la voisine. Un vrai poulailler ! Cette *abuelita* que j'aurais tant voulu connaître... Pepa, ma mère, était très proche d'elle, elle m'en parlait beaucoup. Elle me la décrivait si bien que j'ai l'impression de l'avoir côtoyée. De petite taille, ronde, visage aux pommettes hautes, de beaux yeux verts et un sourire timide. Le matin, quand elle se réveillait au chant du coq, elle mettait une vieille robe pour les tâches de la ferme. Ma mère ne l'aura jamais vue en peignoir. Ce n'est qu'à la Saint-Jean, le 24 juin, ou lors des périodes de procession, qu'elle voyait sa mère vêtue d'une belle robe fleurie et d'un foulard. À la Saint-Jean, une grande farandole se forme autour du feu, on rit, on chante. On fête la moisson, pourtant tous ces gens sont fatigués, car hommes et femmes ont participé à la récolte. Les tracteurs, les batteuses-moissonneuses étaient inexistantes dans ces villages andalous. Tout se faisait à bout de bras, même les enfants aidaient. C'était une fête bien méritée pour chacun d'eux.

Ma mère était l'aînée des filles, dans une fratrie de 6 garçons et 3 filles. Le plus jeune, Sylvestre, était atteint de méningite ; il en avait gardé des séquelles et était resté enfant jusqu'à 16 ans. Il n'a pas vécu plus longtemps, car fusillé par ces crétins de fascistes pendant la guerre civile d'Espagne. Mon grand-père a été aussi fusillé. Son corps n'a jamais été retrouvé, comme tant d'autres.

« Papi, je te promets de me recueillir d'une façon la plus profonde lorsque tu seras retrouvé. Te quiero. ».

1919, année de naissance de Josefa, dite « Pepa », ma tendre mère. Elle a vu le jour un 12 janvier. C'était un gros bébé, une sage-femme a aidé Juana, ma grand-mère, pour cette délivrance si pénible. Pepa est baptisée dans la petite église du village. La famille s'est réunie dans le moulin, chez les grands-parents, dans la pièce de jour qui sert de salle à manger, ornée d'un four à bois dans lequel cuisent habituellement les pains, les pot-au-feu, les viandes, les douceurs... Ce jour-là, une grande cocotte en terre cuite y a pris place. La viande y mijote et dégage une bonne odeur. Le repas sera accompagné de légumes variés et de pain chaud tout juste sorti du four à bois. Ripaille simple, mais riche en goût. À la fin du repas et des longs bavardages, chacun rentre chez soi, on s'embrasse, tout le monde est réjoui.

Demain est un autre jour, et le lourd labeur de la ferme est au rendez-vous, comme chaque jour. La ferme de mes grands-parents n'était pas très grande. Le propriétaire était un noble du village, Don Velasquez. En plus du loyer, il réclamait un pourcentage de la culture. Un homme très peu apprécié et collabo de première pendant la guerre civile. Après cette horrible guerre, il a eu droit lui aussi à une horrible mort...

Combien j'admire la force et la volonté de ces femmes ! Deux à trois jours après l'accouchement, Juana s'était mise à la lessive

et à divers ouvrages. Le repos était de courte durée : une épouse de fermier, surtout à cette époque, n'a pas le temps de flâner, de se reposer. Les fils aidaient leur père à travailler aux champs, à couper du bois pour le poêle en fonte, à traire les chèvres à l'étable, à apporter au moulin le blé coupé. Pas de tracteur : une charrue était tirée par deux mulets... Juana et ses fils confectionnaient du fromage. Dure, la vie des fermiers. Ces fermiers qui sont tributaires du temps, avec la sécheresse souvent présente, mais heureusement, dans ce village, il y a plusieurs sources d'eau. Entre paysans, on s'entraide, mais on se jalouse aussi, l'un voulant plus de terres que l'autre. Ils vieillissent avant l'âge, les rides sont marquées et creusées précocement sur le visage par la fatigue, mais aussi par le soleil.

— Eh bien, tu as encore faim, ma petite goulue ?

Ma mère tétait à n'en plus finir, un filet de lait coulait de sa petite bouche. Souvent, Juana s'endormait pendant que Pepa, repue, s'endormait aussi. Toutes les deux assoupies près du poêle. Un grincement de porte réveillait ma grand-mère un peu en sursaut. Les hommes rentraient affamés. Juana, avec douceur, déposait son bébé dans le landau en osier et servait les hommes d'un bon pot-au-feu à base de chorizo, lard et lentilles. Un grand pain trônait au milieu de la table, ainsi qu'une cruche en terre cuite remplie de vin.

Les fils écoutent parler leur père avec respect et fierté. Il en

impose par sa stature, sa force et sa voix grave. C'est un homme rustre, mais bon, il respecte son épouse. Juana est traitée différemment, car c'est une femme. Ce sont des hommes durs. Les plus doux sont Salvador et José. Salvador est décédé d'une triple pneumonie à cause des tranchées de cette foutue guerre. Il était le seul avec José à serrer leur mère dans les bras. Salvador, plus fort que José, ne mesurait pas ses étreintes... Deux fils aimants et toujours de bonne humeur. Les autres fils sont plus taiseux et froids.

— Mais arrête, Salvador, tu vas m'étouffer avec tes bras !

Il arrête son étreinte et embrasse sa petite maman sur le front. Salvador, qui, avant de mourir, dans le délire de la fièvre, appelait sa fiancée et sa mère... Les tranchées de la guerre ne l'auront pas épargné. Ma mère était souvent bercée par Salvador et José. Ils chantaient bien, et Pepa s'endormait au son de leur mélodie. Pendant ce temps, Juana faisait du riz au lait, du flan ou d'autres douceurs. Elle préparait du café en fin de repas, avec beaucoup de chicorée, car le café était très cher. Ainsi passaient les journées, et Juana était la dernière à se coucher. Elle faisait la vaisselle, le rangement et la tétée de Pepa.

Les années passent. Pepa a grandi et aide déjà, du haut de ses quatre ans, avec bien sûr des gestes maladroits, mais qui prennent de l'assurance au fil des jours, des mois et années. Pliage des mouchoirs et des couches, car un autre bébé est arrivé. Une jolie poupée qui s'appelle Ana, ma tita que j'ai tant aimée.